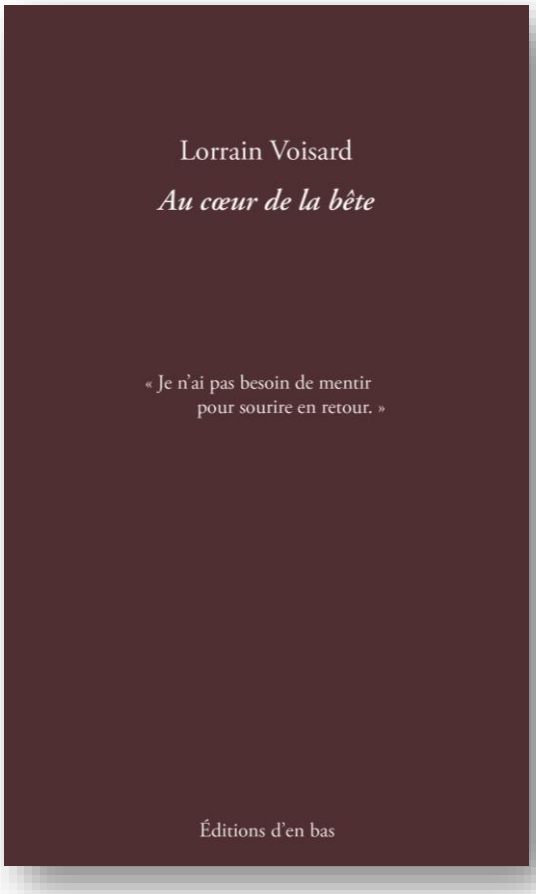
Lorrain VOISARD

Au cœur de la bête

Éditions d'en bas, 2024

Foto: Simon de Diesbach)



ch Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Haus der Kantone
Speichergasse 6, Postfach
CH-3001 Bern

+41 31 320 16 16
info@chstiftung.ch
www.chstiftung.ch
www.twitter.com/fondationch

Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Fondation pour la collaboration confédérale
Fondazione per la collaborazione confederale
Fundaziun per la collavuraziun federala

Lorrain VOISARD

Au cœur de la bête

Erzählung / Récit / , 208 Seiten / pages / pagine
Éditions d'en bas, 2024
CHF 24.00
ISBN 978-2-8290-0683-8
www.enbas.net

Inhaltsübersicht / Bref résumé / Breve riassunto

Au cœur de la bête (2024) immerge le lecteur dans l'univers largement tabou de l'abattoir, observé sans a priori et sans jugement par l'œil extérieur d'un jeune intellectuel.

Arthur Jolissaint, le narrateur de ce récit coup de poing à la première personne, étudie la philosophie à l'université : il raconte au quotidien son travail à l'abattoir où, poussé tout à la fois par la curiosité et des motivations pécuniaires, il a postulé pour « voir comment on vit avec ce boulot et peut-être pour écrire un truc ».

Les scènes brutales d'exécution, de découpe et de nettoyage des bêtes, décrite crûment, tranchent avec les échanges souvent profondément humains avec les employés d'« un lieu terrible où les gens sont comme toi et moi », ainsi que l'explique le narrateur, passé le premier choc, à une militante antispéciste.

Foto: Alexandre Mottier – Ville de Lausanne

Begründung des Vorschlags / Motivation de la proposition / Motivazione della proposta

Loin de nier la souffrance animale, Lorrain Voisard se tient toutefois à distance de tout militantisme : il se contente montrer, avec une précision documentaire à dessein rebutante, « la réalité des rapports de production, la souffrance et la banalité, simplement, la souffrance des bêtes et l'exploitation des gens ». « Porté par un hyperréalisme où le style oral-populaire est rythmé de parenthèses d'ambition plus littéraire, c'est un roman vrai, sidérant et sanguinolent, où flotte entêtante cette trilogie odorante : « merde, mort et barbecue. » (Thierry Raboud, « Un récit littéraire au cœur des abattoirs », La Liberté, 9 août 2024.

Biografie / Biographie / Biografia

Lorrain Voisard est né à Saint-Imier en 1987. Après des études de littératures francophones et anglophones à Fribourg, Lausanne et Norwich, il travaille comme jardinier-horticulteur.
Au cœur de la bête, distingué par le prix RTS 2024, est son premier roman.

Lorrain Voisard

Au cœur de la bête

« Je n'ai pas besoin de mentir
pour sourire en retour. »

Éditions d'en bas

LORRAIN VOISARD

AU CŒUR DE LA BÊTE

Merci à Sylvain, Ariane et Charles pour leurs lectures avisées.

Merci au collectif de La Prise pour son hospitalité.

Merci à Marianne et à Daniel pour leur regard généreux.

Éditions d'en bas
2024

À Hamza, Sylvain, Dylan, Charles, Françoise
À Cora
À Dersîm

Les riches n'ont pas besoin de tuer eux-mêmes pour bouffer. Ils les font travailler les gens comme ils disent.

Céline, *Voyage au bout de la nuit*

D'échanges mutuels s'alimentent les corps,
Et nous ne naissons pas sans le secours des morts.

Lucrèce, *De la nature des choses,* trad. André Lefèvre

Il s'assied toujours à la même place, au fond de la salle. Le dos à l'escalier, il regarde par la fenêtre, entre les immeubles, sur la cour, les voitures. *Comment ça va ce matin ?* Il boit son café seul, à l'écart de la rumeur de la salle, loin des marchandages de l'entrée, le regard posé entre les bouts de métal peints en couleurs grinçantes dans l'espace de ciment et d'asphalte.

Parfois une animatrice va s'asseoir près de lui, ou un des stagiaires. Je pourrais être à sa place mais je suis stagiaire dans l'institution. *Trou de balle ! Non, je te jure, il veut pas croire que je lui ai déjà donné !* Payé pour être là et apprendre, servir des cafés, être disponible, discuter avec les usagers. *C'est pas vrai.* Dont le nom évoque certes le *peer to peer* mais rime aussi bizarrement avec de vieilles serviettes. *Je montais des échafaudages…* J'apprends la chute, le fil à quoi ça tient, le jour où ça arrive. L'accident, la maladie, l'incapacité de travailler, le désœuvrement, parfois les drogues légales, parfois les autres. La limite ténue entre les chasseurs de dragons et les assoiffés de sommeil, entre l'anesthésie et le rêve. *C'est… ce sale type, à la radio, il a même son émission. Il me laisse pas une nuit tranquille.* J'apprends la peur de tomber et je commence à entendre le réconfort de l'accord. *Oui*. Être du même côté. Ça peut arriver à tout le monde. Ça, qu'on l'appelle comme on veut, l'accident, le faux pas, la malchance, l'appel du vide. *Alors, on a bien dormi ?* Je prends part à des conversations qui ne secourent pas, qui risquent même d'accuser le coup comme l'aumône établit la misère, mais se mouillent un peu. On se rend compte que la chemise est quelque part atteinte de la même pluie, la même sueur, et on nage un moment côte à côte. *Moi aussi j'ai peur.* On ne sait pas trop où, mais on a un moment un avenir commun. On parcourt le fil de nos vies et on partage nos silences meublés d'acouphènes et de clapotis, l'enfance, le travail, l'amour, ce qui nous lie, surtout ce qui nous lie.

En marge des tracas des affaires quotidiennes, Dersîm est calme. Il secoue un peu la tête et ouvre son paquet de cigarettes. Il n'a pas de problème avec les autres, pas plus que de complicité. Je vais le voir comme on va voir un ancien, pour prendre une pause et un peu de recul. Il en sort une à moitié et me tend le paquet. *Merci.* Il me l'allume. Il est à sa table, son arbre à palabres silencieuses. Il me regarde à peine. Parfois nous échangeons quelques mots. *Je les entends, la nuit… Leurs cris me réveillent.* Je vois la baie vitrée dans mon dos comme un écran pour son cinéma muet. Peut-être qu'il a démissionné, ou peut-être qu'il est resté là-bas, fidèle au poste. *Dix-sept ans j'ai travaillé.* Sa cigarette se consume entre ses doigts suspendus, à mi-chemin entre le cendrier et ses lèvres. Parfois les volutes s'accrochent à sa joue, à ses cheveux comme des nuages. Tout à coup il cligne des yeux et hoche la tête. *À Courtepin.* Il termine son geste de la main et tire une longue bouffée qu'il laisse échapper entre ses doigts et la longue cendre prête à tomber, la larme à l'œil – est-ce la fumée qui la fait venir, ou elle qui la sèche ? *Les agneaux.* La larme remplit sa paupière et le coin de son œil comme l'œil d'un vieillard, mais Dersîm n'est pas vieux. Il souffle la fumée et la larme ne roule pas. *Leurs petits cris.* Elle maintient son regard mouillé et remplit sa gorge. Il la tousse mais elle reste collée dans sa prononciation rauque, grésillante. *Je ne voulais pas laisser…* Il souffle quelque chose comme un soupir. *Ma fille, elle a fait psychologue. C'est un bon travail.*

Rencontre

Encore dans les décombres chercherait-on vainement la place des grands aventuriers de l'esprit, de ceux qui, *comme moi*, ont pris l'homme à bras-le-corps, l'ont sommé de se connaître en profondeur ou l'ont mis en demeure de justifier de ses prétendus idéaux.

Andreï Roublard, *Arcanes de l'infra-réalisme*, Édition revue et augmentée

Pas de description possible. C'est inimaginable. Mais il fait beau. Je pense à toi.

Guillaume Apollinaire, « *Lettre à Madeleine Pagès* », 16 mars 1916, citée par Joseph Ponthus, *À la ligne : Feuillets d'usine*

Un cube en tôle borde la route qui mène au village. La trace d'une automobile est déjà presque comblée par la neige. Il est trois heures douze du matin. Du côté de la route, le bâtiment n'a pas de fenêtres. Sur le petit côté, une rampe est surmontée de grandes barrières. Ça doit être là. Il flotte une vague odeur de fumier et de sang. Sur la face cachée à la route, quelques ouvertures dans la tôle éclairent le parking, et par-delà, un bois sombre. Il y a deux grandes fenêtres, une petite porte et une porte cochère, entrouverte, dont sortent de la lumière et de la vapeur aussi par l'entrebâillure. Des cris de porcs échappent de l'usine, étouffés, leurs réverbérations mélangées au bruit des machines. Je me demande dans quoi je mets les pieds. J'entre dans la lueur de la porte piétonne.

Bonjour ?

Maintenant je distingue mieux les cris du bruit des compresseurs et de la ventilation. J'attends dans les odeurs tièdes où se mélangent porcherie, boucherie et hôpital. Arrive une dame casquée de blanc, de blanc bottée ; elle porte une polaire grise et des lunettes aux branches tachetées de violet. Je vais chercher quelqu'un, dit-elle. Vous pouvez déjà vous changer, laisser vos chaussures ici, prendre des habits, des bottes et une charlotte pour les cheveux. Une charlotte, ah tiens, comme en cuisine. J'attrape des pantoufles en plastique sur une étagère d'acier, j'y laisse mes chaussures et entre sur le sol rouge du vestiaire. Des casiers, un banc d'acier, un présentoir pour les bottes, une autre étagère d'acier. Je me sers dans les piles de vêtements rouges et les pose sur le banc. Je retire ma veste. Je regarde d'un côté la porte ouverte et de l'autre l'embrasure sans porte, puis je retire mon t-shirt dans le froid. De mon torse se dégage l'humidité chaude de la vie. J'apparais blême dans la lumière des néons, osseux, un peu frêle pour l'abattoir, on ne me garderait pas pour la viande, vigoureux tout de même, étonnamment vivant. Je passe un polo

rouge dont j'apprécie la chaleur sèche : il y a un confort à être rentré quelque part après le froid et la neige. Un abattoir, pour un humain, c'est peut-être mieux que pas de maison du tout. Je me sèche les joues et les oreilles avec le polo, les cheveux, derrière les oreilles. Je regarde autour de moi et retire mon pantalon en reposant les pieds dans les pantoufles en plastique, puis passe le pantalon et repose les pieds dans les pantoufles. Le pantalon rouge m'est trop grand, comme le polo. À la campagne, je suis un petit gabarit.

Je me dirige vers les bottes. Dans le relief des semelles demeurent quelques brins de paille, un fil de graisse, sur les chevilles des ombres de sang. À deux doigts je saisis une botte par le talon et la pose par terre, puis l'autre. Je les enfile. Depuis des mois que je me prépare à cette histoire, me voici arrivé au moment de vérité. Je me demande ce que diraient les anciens collègues, au centre d'accueil. Je tiens mes promesses d'aller voir, de m'y frotter, mais déjà je pue et je comprends leurs regards dégoûtés, au mieux incrédules. Sans le dire, ils disaient, mais qu'est-ce que tu viens foutre ici ? Comme on me l'a demandé, je me lave les mains avant d'entrer. Deux giclées de savon, je frotte puis j'ouvre le robinet à rallonge, comme à l'hosto, avec le coude. En relevant les yeux, je me vois dans le miroir, « C'est tout toi ». Avec un demi-sourire, je pose les bottes dans le bain de pieds et passe les mains dans le jet d'alcool. Je fais tourner le tourniquet, tire la porte coulissante où il est écrit *Isoliertüren*.

Flammes, cris, vacarme, les compresseurs chuintent, les chaînes tintent contre des cloches, l'eau brûle, il pleut de la peau, un ongle vole, la peur pisse, âcre merde, urine laiteuse, poils, épiderme, un œil par terre, parterre de peau, de qui, des yeux, goutte de sang, le bras, un œil découvert sous la paupière, découvert dans la joue nue, la lame gratte, l'orbite, les dents s'écartent, béent, têtes nues, globes grands ouverts, langue pendue, envol de joues déployées, rouge et blanc de chair, Tsch-Kah, chair jetée contre les tubes d'acier, tourne, tourne, un crochet coincé dans les tendons, dix suspendus par la patte, plantés, cascade de sang, boules de chaleur vive, peau, poils, merde, penchés vers le bouillon, plongent, tournent, tournent dans les flammes et les cris de l'acier, hurle la scie en arpèges augmentés, roue délirante de tierces majeures, à faire marcher l'armée des morts, cent quarante-quatre porcs en moitiés gueule ouverte, fil de sang, escadron sternum, cœur fendu en croix, dépouilles, dragons accrochés, trachées béantes et grappes de foie, reins, poumons, acide mousse, tapis sans fin, toboggan de tripes déversées dans l'antre, têtes panses, pattes courant encore les prés verticaux, un bac d'yeux, l'enchevêtrement, l'agneau peluche, tête molle, au chaud dans un nid de tripes, à pieds joints jusqu'au cou.

Je referme la porte derrière moi. La lumière est blanche sur le sol rouge, l'odeur de déjections plus forte et mélangée à celle des poils et de la chair grillés. Merde, mort et barbecue. Des porcs passent, suspendus par les pattes, à hauteur de tête. Je me baisse pour en éviter un et je reçois une goutte dans le cou, j'hésite, puis je m'essuie de ma main fraîchement lavée. Trois gars en habits rouges sont déjà au travail. Il y a des flammes et des lames, de la vapeur, du bruit, du rouge. Il y a des visages qui se tournent en gardant les mains à l'ouvrage, qui s'accrochent et s'attardent, des sourires patients.

– Salut. Hamza.

Une main qui esquisse un mouvement, pose le couteau et se tend à nouveau.

– Salut. Arthur, je réponds.

– Enchanté.

Le gars a un regard noir lumineux derrière des lunettes embuées de sang. On se sourit.

– Tu peux pousser la porte là, prendre un gant et un tablier.

– O.K., merci. Salut, je dis aux autres, tout occupés avec des couteaux sur des porcs couchés.

J'entre dans le local au sol rouge d'un côté, bleu de l'autre. Il y a un cube en tôle genre lave-vaisselle industriel, un lave-linge comme à la maison, des commandes électriques, des jets d'eau, des tabliers, des casques. Un homme entre en coup de vent. Grande barbe, crâne rasé, des bras gros comme des cuisses. C'est le plus gros, ça a l'air d'être le chef.

– Salut le Saint !

– Euh… Moi ? Jolissaint.

– Tiens, enfile ça.

J'attrape le gant d'acier qu'il me lance. Je m'apprête à le passer.

– Qu'est-ce que tu fais ? C'est pas comme ça ! D'abord tu mets un

gant coton, le plastique, puis le gant de mailles. Après tu mets encore une araignée pour pas qu'il tombe et tu seras prêt.

Je cherche du regard les objets nommés pendant que le chef ouvre le lave-vaisselle d'où il retire une batterie de couteaux et un autre gant de mailles. Des gants de coton semblent sécher sur le rebord d'une caisse. Dans la caisse, il y a aussi des protections auditives.

D'autres gants de coton sont dans un seau, sur le lave-linge.

– Ob-ser-va-tion. Tout est question d'observation, commente le chef en marquant une pause. Tu vois ? il dit en me posant dans la main un de ceux qui semblaient sécher. Il me passe encore un gant de plastique fin et un morceau de caoutchouc bleu comme un poing américain.

Je m'emmêle les doigts dans le sens des gants et du bout de plastique bleu que j'ai fini par identifier comme l'araignée dont il parlait. À moitié fier de ma déduction, pas trop quand même parce que je ne sais pas comment la mettre, je la garde dans mes mains engourdies. Le chef me prend évidemment pour un blanc-bec. Depuis le coin de la pièce où sont pendues les batteries de couteaux propres, il lance :

– T'as déjà bossé ?

– Dans un abattoir, non, mais j'ai fait cinq saisons sur les chantiers au Croset.

– Ici ça n'a rien à voir. On ne construit rien, on tue et on fait de la viande.

Ça a le mérite d'être clair.

– Aujourd'hui t'iras à la table avec Dylan, il va te montrer.

Puis il disparaît du même pas rapide par la porte où le sol est bleu. Je prends un casque rouge, je l'essaie, il est trop petit ; un peu pressé, je l'enlève, je change le tour de tête et je le remets. Puis je prends un tablier rouge et j'essaie de le passer mais la lanière bloque au niveau du casque, évidemment. Inquiet de me faire prendre en flagrant délit d'incapacité, j'enlève le casque et je cherche un endroit où le poser, je panique un peu et je le pose sur le seau sans savoir si c'est hygiéniquement acceptable, puis je reprends le tablier et je cherche une attache, je la tire et une bretelle se décroche ; c'est pas vrai, c'est un sketch ? Je veux faire un nœud mais le gant gêne. J'en ai des sueurs

froides. Si le chef me voit encore là, je vais me faire étiqueter « tas de neige ». J'enlève le tablier, je fais un nœud à la bretelle, je remets le tablier et le casque et je sors par la porte où le sol est rouge en faisant mine de rien, vers la machine, l'araignée pendue à la main, penaud mais soulagé de ne pas m'être fait remarquer.

La machine tourne dans des jets de flammes et de vapeur, dans le son des os qui tapent contre l'acier. Des réseaux de tuyaux sur des plaques métalliques se prolongent sur la gauche le long de la machine, jusque là d'où viennent les cris. Au fond, des porcs à la peau encore intacte, sale, sont pendus par une patte. Du sang leur coule par la gorge et s'amasse en flaques dans un grand récipient d'acier posé au sol. Ici les hommes en rouge s'affairent devant une plate-forme en tubes d'acier. Un gars plante son couteau et tourne, il arrache l'œil d'un porc avec sa main gantée.

– Arthur ? Le gars lève un regard cristallin et une voix en couleurs. Salut. Dylan.

– Salut, je dis.

Il tient son visage en suspens, ne le baissant que pour planter son couteau dans une orbite, avant de relever les yeux vers moi et de m'adresser un sourire compatissant en tournant le couteau machinalement.

– Salut, dit l'autre gars à la table. Sylvain.

Sylvain soulève un crochet planté dans la patte arrière du porc vers une poutre métallique. Dès qu'il a accroché la deuxième patte, Dylan actionne du coude un interrupteur et le porc est enlevé de la table dans un sifflement d'air comprimé. Sylvain le tire par la patte avant et le fait glisser sur le rail jusqu'à Hamza qui l'attend, chalumeau en main, et le gicle de feu. Je me laisse mener dans la visite, observateur d'une horreur bizarre, sans animosité, voire cordiale. Je m'avance en regardant où je mets les pieds, j'évite un œil et pince un peu les lèvres.

– Tu viens bosser ici ?

– Ouais, je crois.

– Ben, bienvenue. Tu verras, c'est spécial au début, mais on s'habitue.

Un porc tourne langue pendue dans les flammes derrière un rideau

de plastique. Il est projeté en l'air et il tourne comme sur une broche mais sans broche, par à-coups rapides dans le rugissement des brûleurs. Contre le rideau, des éclaboussures de peau s'accumulent et coulent parmi la merde et le sang. Le cochon est éjecté hors de la machine et déboule sur la table. La barrière le retient dans une secousse qui fait tomber un couteau dans une couche de poils et d'eau rouge. Dylan repousse la table contre la machine d'un mouvement du bassin. Il ramasse le couteau, le rince et attaque l'oreille.

– Tiens, je vais te montrer. Tu vois, tu prends l'oreille, tu la tiens bien, là, et tu coupes d'un coup, si t'arrives. Dedans, il y a un cartilage, faut passer dessous en tirant bien fort sur l'oreille.

Dylan jette l'oreille par-dessus le coude, elle tombe dans un bac d'acier dont le fond est couvert d'oreilles et d'yeux.

– C'est pas compliqué, mais c'est un coup à prendre. Surtout pour l'œil.

Il tient le couteau au poing, lame vers le bas, et le plante dans l'orbite. Il tourne.

– Il faut faire gaffe à ne pas gratter l'os, sinon ça te ruine l'affûtage et tu peux plus rien faire.

Il arrache l'œil et le jette en direction du bac.

– Tu veux essayer ?

– Euh… ouais… Mais juste, comment tu mets ça ?

Dylan me montre son gant en tournant le poignet.

– Tu passes d'abord le poignet dans la grande boucle, puis les doigts dans les petites, le pouce, l'index, le fuck et l'annulaire.

J'ajuste l'araignée et je prends le couteau que Dylan me tend manche en avant. Déjà je tiens un couteau, tout glissant de graisse, sa lame élimée par les affûtages, pointue, dangereuse entre la main nue qui le tient et l'autre main nouvellement gantée. Si je glisse, je me demande si les mailles résisteraient. Je saisis l'oreille du porc et je tire. Elle me glisse entre les doigts.

– Serre fort. Moi je la tourne comme ça.

Je colle ma main de fer sur l'oreille du porc et je la plie dans mes doigts comme indique Dylan. J'ajuste ma prise, agrippe l'oreille et la tire en avant. Je coupe l'oreille molle autour du cartilage central et

tente de prolonger l'entaille en direction du groin en sciant. Dylan précise qu'il faut passer sous l'oreille interne puis suivre le crâne avec la lame pour découvrir l'œil. La lame bute contre un os, je réprime un frisson.

– Plus haut.

Je reprends la coupe plus loin du cartilage. J'essaie encore de trouver le geste quand un porc est projeté sur le premier et me fait sursauter. Je lève un regard d'effroi sur la lame et le visage de Dylan à côté.

– C'est bon, rigole Dylan. Maintenant, tu prends le cartilage et tu tires pendant que tu coupes dessous.

Je reprends la masse cartilagineuse dans le poing et passe la lame en dessous. Elle glisse et tranche la peau, raté : j'ai l'oreille dans la main et la peau est coupée au niveau de la tempe, au-dessus de l'œil qui reste couvert et inaccessible.

– Quand c'est comme ça moi je mets le doigt dedans… Dans la paupière, je mets le doigt et je tire.

J'approche mon index ganté et touche l'œil clos. J'écarte les paupières, y passe le doigt.

– Comme ça ?

Les cils blonds du porc recouvrent mon doigt en cotte de mailles, chevaleresque. Je reprends la coupe en tirant sur cette nouvelle prise et le reste de la joue se détache. Avec les paupières, le lambeau forme un anneau de chair autour du doigt d'acier ; il ne manque qu'un prêtre pour sceller notre union. Sur le corps, la paupière a laissé place à un œil écarquillé, un regard brillant au milieu du visage disséqué. Sans paupière et sans direction, l'œil grand ouvert fixe à la ronde.

Lorrain VOISARD

Au cœur de la bête

Éditions d'en bas, 2024

Pressedossier
Dossier de presse
Materiale stampa

ch Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Haus der Kantone
Speichergasse 6, Postfach
CH-3001 Bern

+41 31 320 16 16
info@chstiftung.ch
www.chstiftung.ch
www.twitter.com/fondationch

Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Fondation pour la collaboration confédérale
Fondazione per la collaborazione confederale
Fundaziun per la collavuraziun federala

Pressestimmen

Tribu 29-01-2025: Travailler dans les abattoirs

RTS Forum 25-11-2024: Le livre « Au cœur de la bête », lauréat du Prix du public RTS

RTS 25-11-2024 : Le Prix du public RTS décerné à Lorrain Voisard

Prix du livre de la Ville de Lausanne 7-12-2024

France Culture 30-01-2025: Suisse, Lorrain Voisard raconte les abattoirs, entre documentaire et fiction

Café des Arts 10-03-2025

Postcast MonaLira 11-02-2025

ActuaLitté 21-10-2024: Dans les coulisses d'un abattoir de campagne

Bon pour la tête 28-06-2024: Ce qu'il se passe dans un abattoir

ch Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Haus der Kantone
Speichergasse 6, Postfach
CH-3001 Bern

+41 31 320 16 16
info@chstiftung.ch
www.chstiftung.ch
www.twitter.com/fondationch

Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Fondation pour la collaboration confédérale
Fondazione per la collaborazione confederale
Fundaziun per la collavuraziun federala

RÉCIT

Lorrain Voisard explore la mort sur laquelle repose notre monde des vivants

«Au cœur de la bête», première œuvre de l'Imérien Lorrain Voisard, met des mots sur ce que la société a choisi de ne pas voir. Elle plonge le lecteur dans la réalité des abattoirs. Dans le sang, les poils et la merde, une immersion puissante.

Avec *Au cœur de la bête*, Lorrain Voisard n'y va pas par quatre chemins.

La souffrance des bêtes et l'exploitation des gens. L'inverse fonctionne aussi. C'est cette réalité complexe qu'éclaire l'Imérien Lorrain Voisard, aujourd'hui domicilié à Lausanne. Avec *Au cœur de la bête*, il n'y va pas par quatre chemins. À l'entrée du roman comme à l'entrée des abattoirs, on enfile le pantalon trop grand, on chausse les bottes avec lui, et on retient notre souffle.

Gore, mais pas que

«À sept heures la machine s'arrête. Cent cinquante-neuf cochons y sont passés. Des tas de poils baignent dans une mare de sang aqueux au pied du rideau de plastique. Partout autour, des ongles et des yeux, des lambeaux de peau sur les murs, jusqu'au plafond.» Il faut s'accrocher. L'auteur appelle un porc un porc. Les descriptions sont faites sans prendre de gants. C'est gore, mais pas que. Parce que ce qui transpire, au-delà de la sueur animale, ce qui résonne, au-delà des cris des bêtes qu'on va bouchoyer, ce sont les états d'âme de ces hommes et de cette femme qui sont à pied d'œuvre pour transformer un cochon en lardons pour votre carbonara. L'humanité de ces gens qui font un travail que personne n'aimerait faire, une besogne tellement utile à «celles et ceux qui, dehors, voulaient de la viande sans se salir les idées». Hypocrisie. Un employé en apostrophe un autre: « – Ça serait marrant, imagine s'il fallait passer par l'abattoir pour obtenir un permis de manger de la viande.»

La vie animale à la poubelle

«Je me demande encore comment j'en suis arrivé là. Devenir rouage dans une machine de mort, gant de mailles contre gant de mailles, automates posés le long du convoyeur, parallèles à sa froideur. Et pourtant je sens que je rejoins un groupe qui a de la peine mais qui est fier d'assurer sa tâche, au charbon comme au front, ou simplement ensemble contre la montagne de travail et le rythme de la machine, pour les gens qui ne pourraient pas le faire eux-mêmes, pour leur éviter l'effort et le dégoût, on désanime, on nettoie, on prémâche, on s'en charge.» Du box où attendent les condamnés jusqu'aux frigos où tout est congelé, les descriptions sont trop pointues pour être seulement imaginées. Lorrain Voisard le concède: il y est passé, pendant six mois. Un besoin de comprendre d'abord, «le sous-terrain, les coulisses, ce tabou plus ou moins choisi, ce lieu qu'on a décidé de ne pas regarder», puis la nécessité de partager. «D'une part la réalité du travail manuel, à l'usine, en campagne, mal compris du monde citadin. Et la souffrance au travail.» À l'origine aussi, ce constat: tellement d'animaux qui, après avoir été mis en barquettes, finissent non consommés dans des poubelles de supermarché. «Il y a un mépris total de la valeur d'une vie animale, qui termine comme déchet sans être passé par la reconnaissance de notre estomac. L'animal à la poubelle – un non-sens!»

> *«J'ai voulu créer un dialogue, poser des questions, mais pas y répondre.»*

Quels choix pour quelles souffrances?

Ce texte est difficile à lire, pour moi qui suis végétarienne. La mort et le dépeçage appréhendés par les cinq sens de l'auteur sont restitués sans exagération mais aussi sans modération… (j'ai sauté des pages); alors comment un omnivore, ou un carnivore, peuvent-ils ressortir d'une telle lecture? Indemnes, vraiment?

La force du récit de l'Imérien: exposer sans dénoncer, sans militer, sans revendiquer. Il parvient en 200 pages à restituer la complexité de cette problématique – les peines, les cauchemars, la précarité ouvrière, l'industrialisation galopante (plus il y aura de machines, moins il y aura de témoins de la mort des animaux), l'empathie, la solidarité… Voilà la situation telle qu'elle est: alors, Mesdames, Messieurs, êtes-vous en paix? «J'ai voulu créer un dialogue, poser des questions, mais pas y répondre, avance l'auteur. Entre les extrêmes, entre les vegans et les accros du barbecue, il y a tout un spectre où se situe l'énorme majorité de la population. Je voulais qu'on se demande: Comment fait-on nos choix? Quelle quantité de souffrance, animale et humaine, on se permet? Quels compromis?»

Quelques pages pour sortir des supermarchés aseptisés, de leurs protéines toutes propres sous-vides, du commercialement correct – quelques pages pour se reconnecter à la vérité, aux origines, au monde de la paysannerie et aux travers de l'industrie. Un récit pour s'ouvrir à la souffrance du monde: «On peut choisir de voir, ou pas», conclut Lorrain Voisard.

JULIE SEURET

Lorrain Voisard,
«Au cœur de la bête», Éd. d'en bas, 210 pages

La deuxième vie des objets au Musée national suisse à Zurich

EXPOSITION Le Musée national suisse, à Zurich, consacre une exposition à l'économie circulaire, de l'âge de la pierre à nos jours. Elle vise à faire prendre conscience de la valeur de la deuxième vie des objets.

L'exposition «La deuxième vie des objets. Pierre, métal, plastique» est visible depuis le 14 juin et jusqu'au 10 novembre. Elle sera ensuite présentée du 7 décembre au 27 avril 2025 au Forum de l'histoire suisse à Schwyz.

Bien que le terme soit relativement récent, l'économie circulaire se pratique depuis le début de l'histoire humaine, indique le Musée national suisse. L'utilisation des matériaux sous une autre forme est attestée dès l'âge de la pierre. Les armes en silex ou les haches en pierre endommagées n'étaient pas jetées, mais transformées pour être réutilisées.

De génération en génération

Plus tard, les récipients, bijoux, ustensiles ou sculptures en bronze étaient récupérés et fondus, notamment pour fabriquer des pièces de monnaie et des armes. D'autres objets ne changeaient pas et se transmettaient de génération en génération.

Avant qu'ils soient produits à l'échelle industrielle, les textiles étaient aussi utilisés jusqu'à ce qu'ils se désagrègent et ne puissent plus servir. Les maîtres de maison transmettaient leurs vêtements à leurs employés, puis on utilisait les lambeaux de tissus comme chiffons, dans la production de papier, voie comme papier de toilette.

Surproduction et pollution

Avant le XX^{e} siècle, les stratégies de réutilisation ou de transformation étaient motivées par le manque de ressources. De nos jours, ce sont la surproduction et la pollution qui nous amènent à nous interroger sur l'économie circulaire, explique le Musée national.

L'exposition a été conçue en partie avec des éléments structurels provenant d'anciennes expositions ou qui pourront être réemployés à l'avenir. Le Musée national apporte ainsi sa contribution à l'économie circulaire. **ATS**

Les uniformes aussi étaient raccommodés, comme le montre cette image du 3^{e} régiment suisse pendant les guerres napoléoniennes: l'officier en tenue de marche, à droite, porte un pantalon gris usé, reprisé à l'entrejambe et aux genoux. Dessin à la main, vers 1808. PHOTO MUSÉE NATIONAL SUISSE

L'ÉTHIQUE DU CERVELAS

Plongée dans «l'horreur bizarre» de ce métier qui transforme en viande la chair vive. Claude Haymoz

Lorrain Voisard » L'écrivain de Saint-Imier chronique un corps-à-corps dans l'abattoir, roman de chair et d'acier qui dissèque le cœur de la bête, mais aussi celui de l'homme. Tranchant.

La saucisse, avant, était un être vivant. Evidence bête que l'industrie de la viande excelle à faire oublier en mettant sous plastique ses chairs à rôtir, et en déployant force raffinements sémantiques comme gastronomiques pour tenir à distance l'idée du mammifère dont elles proviennent. L'aveuglement est savoureux, confortable.

La littérature, elle, radicalement inconfortable lorsqu'elle confronte à cet impératif ignoré du carnivorisme qu'est l'abattoir. Ainsi de ce premier roman qui, en parlant des hommes qui tuent, force le regard vers celui des porcs usinés. S'il est une éthique du cervelas, elle passe par la lecture de cette chronique d'un carnage.

Trilogie odorante

Publié sous couverture couleur sang coagulé, *Au cœur de la bête* s'adosse à de nombreuses citations qui l'inscrivent dans un vaste héritage. De fait, ce texte ressortit avant tout à une certaine littérature prolétarienne naturaliste: on pense à *La Jungle* d'Upton Sinclair qui en 1906 s'immergeait sept semaines dans les abattoirs de Chicago, veine ouvrière poursuivie dans les fast-foods par Claire Baglin (*En Salle*, 2022), dans une cabine de locomotive par Mattia Filice (*Mécano*, 2023) ou encore dans une conserverie de poisson par feu Joseph Ponthus (*A la ligne*, 2019) – tous des premiers romans. Mais il fait également écho à ces œuvres d'ici qui, à la manière de Beat Sterchi, Jean-Pierre Rochat ou Noëlle Revaz, interrogent notre *Rapport aux bêtes*. Porté par un hyperréalisme où le style oral-populaire est rythmé de parenthèses d'ambition plus littéraire, c'est un roman vrai, sidérant et sanguinolent, où flotte entêtante cette trilogie odorante: «merde, mort et barbecue».

Son auteur, Lorrain Voisard, est né à Saint-Imier en 1987. A en croire sa lapidaire biographie, il serait actif «dans les jardins et dans les livres», mais nul doute qu'il a fait l'expérience du travail en mouroir, décrit avec une précision hypnotique dans le regard de son alter ego Arthur Jolissaint. Entre curiosité sincère et motivation pécuniaire, ce trentenaire diplômé s'engage comme manœuvre dans un abattoir de campagne. On est loin de l'usine automatisée comme à Courtepin et ses trois mille bêtes journalières: «Quatre cents par semaine, en comparaison, c'est de l'artisanat.» Car tout se fait à la main dans ce lieu javélisé perdu dans la nuit noire de l'hiver, où les os des bêtes suspendues par une patte tapent contre l'acier, où le sang se mêle à la mousse savonneuse entre les seaux remplis d'yeux et d'oreilles.

La chair est matière encore tiède, dépecée comme on lutte; c'est un corps-à-corps

Il faut avoir les tripes bien accrochées, tandis que le processus est scrupuleusement détaillé du claquement du matador jusqu'au nettoyage des résidus graisseux. D'abord un peu gauche, le narrateur affronte «l'horreur bizarre» de ce métier, sous les invectives monocordes d'un patron gueulard, dans le fracas de l'aspirateur à moelle. «Les poils ne semblent pas partir quand je gratte alors j'insiste, je presse sur la garde. Passer à l'incision, plier la patte et planter le couteau. Ça résiste. Dans les tendons, la lame se coince.» La chair est matière encore tiède, travaillée comme on lutte; c'est un corps-à-corps. «Je brasse le sang. En huit comme la fondue, et j'ai les bras qui peinent.»

Car surtout, œuvrant parmi les cadavres, il y a des hommes. Leur grossièreté en rempart, leur précarité économique, leurs cauchemars, leurs mains ravagées, la douleur de leur carcasse face à celle de l'animal, leurs stratégies de survie quand s'effacent sous les éclaboussures les frontières entre les races mammifères. Et leur habituation progressive, sournoise, à cette impensable «cosmétique du massacre».

Impensable car de fait, l'absurde menace. L'écriture alors comme dernier bastion du sensible, fragile assurance qu'au milieu du charnier, quand il faut plonger dans les entrailles de l'autre tué, une parcelle d'humanité au fond de soi demeure.

Nul militantisme

Faussement pris sur le vif car travaillé en sa langue, ce carnet d'usine, éclairé de quelques hors-champ plus inégaux, semble vouloir tenir son réalisme cru à distance par une couche fictionnelle peu convaincante (les chapitres introductif et conclusif, les toponymes fantaisistes). Récit puissant qui se voudrait roman, il emporte toutefois par la justesse et la précision de son regard à hauteur d'ouvrier.

Avec ce texte n'éludant rien de la souffrance animale, Lorrain Voisard aurait certes de quoi convertir au véganisme. Cependant, et c'est sa grande force, il se tient à distance de tout militantisme, se contentant de montrer, avec une rigueur documentaire délibérément rebutante, le cœur de la bête et celui de l'homme. Tous deux pris dans les chaînes d'une industrie de la mort. »

THIERRY RABOUD

> **Lorrain Voisard,** *Au cœur de la bête,* Ed. d'en bas, 208 pp. L'auteur sera invité au Livre sur les quais de Morges.

BD

MARSEILLE

Enquête » Comment retracer la trajectoire d'un quartier et d'une ville à partir d'un bâtiment? Originaire d'Alsace, Lili Sohn emménage avec sa famille à la Joliette, à Marseille, au *Grand Domaine*. Immédiatement, la dessinatrice est charmée par ce drôle de lieu. Elle décide d'en faire le personnage principal d'un album. Qu'est-ce que signifie habiter quelque part? L'auteure enquête sur la généalogie de cet immeuble qui fut à ses débuts halle industrielle, avant de se muer en un espace hybride et foisonnant mêlant artisanat, logement, culture et vivier associatif et militant. Elle entrecoupe son passionnant récit sociologique de joyeuses digressions racontant la riche histoire de ses habitants et du cosmopolitisme phocéen. En bonus, un podcast rend le livre encore plus vivant. » **SJ**

> **Lili Sohn,** *Chroniques du Grand Domaine,* Ed. Delcourt/Encrages.

ŒNOLOGIE

Histoire » Après le succès de *L'incroyable histoire du vin*, Daniel Casanave et Benoist Simmat repayent une tournée. Leur dernier cru à paraître raconte la création des Grands Vins à travers les âges. Romanée-Conti, Yquem, Screaming Eagle, Egon Müller ou encore Vega Sicilia: ces grandes étiquettes qui s'arrachent à prix d'or ne sont pas une invention moderne. Les pharaons se délectaient du vignoble L'Eau de l'ouest, l'aristocratie grecque ne buvait que du moelleux de Thasos et les monarques du Moyen Age vénéraient le vin de Chypre. Depuis que le vin existe, la recherche de la perfection et de l'excellence y a toujours été couplée. Ce gouleyant album peut également se déguster comme une allégorie de l'histoire des élites. » **SJ**

> **Casanave/Simmat,** *Histoire des Grands Vins,* Ed. Les Arènes BD.

Eloge de la lenteur

Témoignage » Derrière un titre enfantin, un témoignage inspirant. Celui d'une jeune activiste de 25 ans en quête de sens. Alors que le chemin semblait tracé, Victoria Guillomon remet tout en question pour mener des projets qui serviraient le bien commun et alerteraient le public sur l'état de la planète. Depuis 2019, elle est l'auteure du podcast *Nouvel Œil*, qui évoque écologie et développement personnel avec des invités plus ou moins connus – écrivains, présentateurs télé, artistes ou professionnels de la santé.

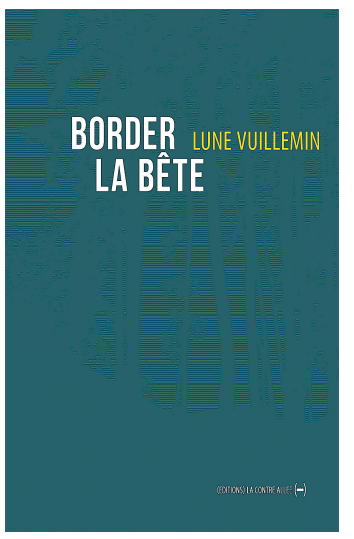
Des extraits de ces interviews viennent nourrir ce journal intime, dédié à son aïeule. Les récits de voyage en train, de colocations éphémères et de sessions de surf incluent ses questionnements face à sa place dans le monde, aux ambivalences de nos existences, à l'avenir aussi. Des réflexions parfois naïves qui se complexifient au fil des pages.

Pour justifier son mode de vie, Victoria Guillomon s'adresse à sa mamie, qui ne comprend évidemment pas vraiment ses choix. Une vie vécue à mille à l'heure qui, paradoxalement, incite aux pauses et à la décroissance. Un éloge de la lenteur à la sauce génération Z. »

CLAIRE PASQUIER

> **Victoria Guillomon**, *Tu penses quoi de la vie, mamie?,* Ed. Fayard, 270 pp.

Le son du silence



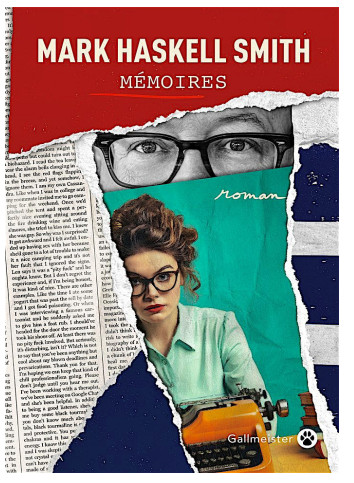
Roman » L'humain est discret dans le deuxième roman de la trentenaire Lune Vuillemin, *Border la bête*. Le mutisme des trois personnages – Arden, haute femme aux mains mutilées, Jeff, solitaire attentif à l'œil de verre, et la narratrice, brisée par la mort d'un homme – fait place aux voix de la forêt, personnage principal de ce livre: froissements, pépiements, claquements, glougloutements. La question de l'impact humain sur la nature traverse ce livre relié au vivant: «Qu'est-ce qui se tait quand nous sommes là?»

Dans le Grand Nord canadien, un homme et une femme luttent pour extraire une femelle orignal au «ventre rond» du lac dont la glace a cédé sous elle; présente à leurs côtés, la narratrice les suivra au refuge pour animaux sauvages qu'ils ont créé. Prendre soin des bêtes, se fondre dans cette forêt dont elle tente de transcrire les sons, comme ceux de la rivière Babine («trois basses continues»), sera pour elle une manière d'apprivoiser le deuil. Dans cette histoire de renaissance et de désir, le temps est suspendu et le passé révolu par la grâce d'une écriture sensuelle et poétique qui déploie les manifestations du vivant et dilate les perceptions du lecteur. »

GENEVIÈVE BRIDEL

> **Lune Vuillemin,** *Border la bête,* Ed. La Contre Allée, 192 pp.

L'écrivain, vrai ou faux?



Roman » Imaginez que quelqu'un veuille compiler les souvenirs d'un écrivain méconnu. Il mandate une journaliste nommée Olive. La voilà prise dans un trip qui la dépasse! Et si cet écrivain était mytho? Amusé, le lecteur des *Mémoires* de Mark Haskell Smith découvre, en suivant les tribulations d'Olive, la vie rêvée d'un auteur qui s'offre le drôle de luxe de devenir un personnage: Mark Haskell Smith lui-même. Parus d'emblée en français, ces *Mémoires* résultent d'une collaboration complice entre l'auteur, les Editions Gallmeister et Julien Guérif, le traducteur, qui apparaît, beau gosse, au détour de l'intrigue.

L'écrivain américain y déroule un récit aventureux marqué par un crescendo échevelé. Il convoque des gens aux airs de comploteurs dont on ignore pour quels industriels du récit ils œuvrent: CIA, Netflix, Amazon? Un livre captivant dans lequel, tout en osant la satire sociale, l'écrivain américain s'invente une vie moins ordinaire. Mais son préambule le rappelle: «Ce livre est une œuvre de fiction.» Face au jeu du vrai et du faux, au lecteur de faire le tri! »

DANIEL FATTORE

> **Mark Haskell Smith,** *Mémoires,* trad. Julien Guérif, Ed. Gallmeister, 267 pp.

L'abattoir, cette drôle d'«horreur»

Dans «Au cœur de la bête», Lorrain Voisard immerge le lecteur dans un univers encore largement tabou

Sans abattoir, pas de hamburger, pas de rôti du dimanche, pas de grillades d'été. En ce sens, l'abattoir se rattache à la banalité de nos existences. Mais on y tue. Mais on y saigne. Mais on y écorche. Mais on y éviscère. Mais on y étripe. Mais on y éborgne. Ce lieu de la banalité quotidienne est en même temps un lieu secret et inquiétant que les carnivores préfèrent oublier. Pas étonnant, dès lors, qu'il aiguise la curiosité des écrivains. Sans même parler des plumes militantes dénonçant le sort des bêtes sacrifiées à notre appétit, l'abattoir inspire. Mentionnons notamment, bien sûr, *La Vache* du Bernois Beat Sterchi dans les années 1980 (Zoé) ou *La Jungle*, de l'Américain Upton Sinclair en 1906 (Livre de Poche, 2011).

Le récit de Lorrain Voisard se tient au plus près du travail. Le narrateur est un jeune homme qui a fait philo, mais il bosse temporairement dans des boulots rudes, sur des chantiers, dans des jardins. Il vient prêter main-forte aux abattoirs où il s'engage pour six mois, avec la vague idée «d'écrire un truc», comme Lorrain Voisard lui-même, probablement.

Cynisme salvateur

Ce «truc» est une plongée dans une chaîne d'abattage, non pas d'un grand établissement lié à l'industrie de la viande, mais dans un abattoir de proximité. Le regard porté sur cet univers est celui d'un acteur les mains plongées dans le sang, comme on dirait dans le cambouis pour un mécanicien. Outre la dureté du travail, un subtil mélange de dégoût et de désir de bien faire, très helvétique, ainsi que des lucarnes ouvertes sur un temps plus large que les journées de travail, un autre monde en pointillé, font de ce récit davantage qu'un simple témoignage.

L'univers de l'abattoir dans lequel le narrateur est plongé corps et âme, et qu'il qualifie plus d'une fois «d'horreur», tout en considérant avec estime le savoir-faire de ses collègues, se révèle aussi lieu de partage et de solidarité. Comme si ce travail d'équipe au cœur des bêtes exacerbait la sensibilité. Même le chef si prompt à gueuler, même Greg et ses grasses plaisanteries au cynisme peut-être salvateur, sont très éloignés de personnages devenus insensibles et travaillant comme des robots. «Ce qui m'intéresse, répond le narrateur à une militante vegan, c'est la vie à l'abattoir, ce paradoxe d'un lieu terrible où les gens sont comme toi et moi». ■ **Jean-Bernard Vuillème**

Genre Récit
Auteur Lorrain Voisard
Titre Au cœur de la bête
Editions d'En bas
Pages 209

PUBLICITÉ